

Est-ce que cela a encore du sens, frères et sœurs, de parler aujourd'hui au 21ème siècle de Jésus comme de notre Sauveur ? Voilà la question qui va nous préoccuper ce matin ; car si nous revisitons les thèses fondamentales de la Réforme, nous devons nous arrêter sur cette question car la question du salut ne se pose certainement plus dans les mêmes termes qu'au moment de la Réforme il y a 500 ans !

Cette question fut au cœur de la Réforme, elle est même à l'origine de la Réforme ! Au centre de la contestation de la Réforme il y a cette affirmation que le salut est reçu gratuitement en Jésus-Christ ! Le débat est central ; on s'est même battu autour de cette question ; il faut dire qu'au sortir du Moyen-Age, la damnation demeurait une préoccupation quotidienne des contemporains de Luther. Il n'y a pour s'en convaincre qu'à contempler toutes les fresques qui ornent bon nombre d'Eglises où l'on voit tout ce qui nous attend dans l'au-delà si l'on ne marche pas droit ici-bas. Les pires tourments nous sont promis dans l'enfer. La question est donc cruciale : que faire pour éviter de rôti en enfer ? Que faire pour gagner son salut ? Cela peut nous surprendre aujourd'hui, pour nous vivant au 21ème siècle, mais cette question était La grande question au 16ème siècle !

Toutes sortes de réponses sont proposées jusqu'à l'achat de son salut contre monnaie sonnante et trébuchante !

La grande intuition de Luther aura été d'affirmer contre le magister catholique la gratuité du salut. L'homme est sauvé en Jésus-Christ par la foi seule ! Nous ne pouvons rien faire pour recevoir ce salut et le mériter, nous ne pouvons qu'humblement recevoir cette grâce du Christ ! Cette manière de voir les choses a révolutionné non seulement la théologie, mais la vie des gens qui adhérèrent à la Réforme.

Aujourd'hui, la situation est radicalement différente. Je ne pense pas que la mort face moins peur qu'au 16ème siècle ; elle fait peut-être même davantage peur car elle fait moins partie de notre environnement quotidien aujourd'hui qu'au 16ème siècle. En revanche, nous ne craignons plus les foudres de l'enfer ; le rapport à l'au-delà a complètement changé et la question du salut a disparu et avec elle la peur de la condamnation ! Et s'il n'y a plus de condamnation à craindre, pourquoi devrions-nous encore être sauvés ?

Nous continuons pourtant de parler dans nos confessions de foi de Jésus comme de

notre Sauveur ! C'est une belle phrase, belle image ; mais qu'est-ce que cela peut encore vouloir dire ?

Avant d'essayer de répondre à cette question et de savoir de quoi aurais-je besoin d'être sauvé par le Christ (et qu'est-ce que cela veut dire pour moi que Jésus est mon Sauveur) je crois que nous ne pouvons pas faire l'économie d'une question plus fondamentale encore qui est celle de savoir si j'ai besoin d'être sauvé ? Au 16ème siècle, la question ne se pose même pas, c'est une évidence, que chacun a besoin du salut, mais aujourd'hui si l'on faisait un micro trottoir en demandant aux personnes rencontrées si elles estiment avoir besoin d'être sauvées... nous aurions certainement bien des surprises. Nous entendrions probablement cette affirmation que l'être humain s'est aujourd'hui suffisamment émancipé de la tutelle des religions pour pouvoir se débrouiller tout seul. Il n'y a plus besoin de Dieu pour vivre. L'homme se suffit à lui-même et n'a plus peur de l'au-delà ! Certains philosophes, tel Luc Ferry, ont développé cette manière de penser. Dans son livre « l'homme Dieu ou le sens de la vie », il affirme que l'homme n'a plus besoin de transcendance, mais peut arriver à une forme de sagesse par lui-même.

Et c'est là je trouve que nous retombons sur une problématique tout aussi fondamentale pour aujourd'hui que la question du salut a pu l'être au 16ème siècle ! Deux questions qui sont, à mon sens, finalement pas si distantes l'une de l'autre. Je m'explique.

La foi chrétienne dans son fondement affirme que, non, l'être humain ne peut pas se suffire à lui-même et que cette affirmation qui pourrait être comprise par ceux qui veulent l'émancipation de l'être humain comme une mauvaise nouvelle, comme quelque chose qui brime l'humain et le maintient dans une forme d'asservissement à l'égard de Dieu et bien paradoxalement cette affirmation loin d'être une mauvaise nouvelle peut-être l'expression même de la Bonne Nouvelle de l'Evangile !

Et c'est là que nous retombons sur la question du salut, ce que j'ai envie de dire c'est que la première chose dont Jésus me sauve est précisément de cette prétention que je risque constamment d'avoir de vouloir ne compter que sur moi-même !

Toute notre société et notre culture sont construites aujourd'hui autour de cette pensée que l'homme peut se suffire à lui-même que pour être fort et indépendant, véritablement libre, il ne faut rien devoir à personne, il faut pouvoir se débrouiller tout seul. Certes cela n'est pas tout faux, et c'est bien l'objectif premier de tout parent que d'élever ses enfants dans

le but de les rendre indépendants, mais de là à penser que l'on va pouvoir construire sa vie sur ses seules compétences, ses forces, sa volonté il y a une grande différence. Beaucoup, et je le vois régulièrement à travers le ministère pastoral, construisent leur vie autour de cette prétention, de cette illusion, à vouloir par eux-mêmes donner son sens à leur vie et être en quelque sorte leur propre fondement. Mais un jour, un grain de sable vient déranger cette belle mécanique, ce peut être une maladie, un deuil, un échec professionnel ou conjugal et tout ce sur quoi reposait la vie s'effondre ; ces tempêtes-là de la vie nous en affrontons tous et nous mesurons à quel point parfois nos moyens sont limités.

J'aime ce récit de la tempête apaisée où l'on voit les disciples, ramer – c'est le cas de dire – contre les vents contraires. Ils y mettent toute leur force et leur savoir-faire, mais rien n'y fait : ils doivent se rendre à l'évidence, seuls ils n'y arrivent pas, ils ont besoin d'aide, de l'aide de Jésus-Christ pour affronter cette tempête et c'est là qu'ils mesurent que leur vie ne peut reposer que sur leurs compétences, mais qu'elle est aussi et d'abord entre les mains de Dieu.

Dans tout parcours de foi, et je le vois encore avec ces catéchumènes qui se préparent au baptême et la confirmation, c'est là une question fondamentale, c'est peut-être la première question qu'il faut résoudre pour se mettre dans une position où l'on va pouvoir se rendre réceptif à l'amour de Dieu. Suis-je mon propre maître ? Autrement dit, puis-je me débrouiller tout seul ou ma vie repose-t-elle sur un fondement qui me précède et me dépasse ? Lorsque Jésus dit qu'il est l'alpha et l'oméga c'est bien de cela qu'il parle. Il y a quelque chose qui précède ma vie ; je ne suis pas mon propre fondement.

Pour le dire autrement dans des termes peut-être plus actuel : je ne crois pas que je suis celui qui dois donner un sens à ma vie ! Fondamentalement toute vie reçoit un sens. Le sens est donné, et c'est à nous de le découvrir, de le faire fructifier, mais ce n'est pas à moi de me convaincre et de convaincre les autres que ma vie a un sens. Il y a un don de départ avec toute vie, un don qui nous précède et nous fonde. On peut l'appeler aujourd'hui le sens de la vie et affirmer avec force que toute vie a un sens, même lorsque nous sommes confrontés à l'échec, à la dévalorisation, à la vieillesse, à la maladie. On peut l'appeler le sens de la vie. On l'aurait appelé au 16ème siècle la grâce première de Dieu.

Aujourd'hui beaucoup de nos contemporains sont prisonniers non pas de leur peur de la condamnation, mais du poids qu'ils mettent à vouloir se justifier eux-mêmes. On n'est pas

très loin du débat du 16ème siècle sur le salut par la foi ou par les œuvres. Au 16ème siècle, la théologie de la Réforme a été extrêmement libératrice dans la mesure où l'être humain n'avait plus à vivre dans l'angoisse de la condamnation et dans la course éperdue des œuvres pour atteindre le salut. Le salut est donné par grâce. Aujourd'hui, cette Parole est à mon sens toujours aussi libératrice dans la mesure où elle nous dit que nous ne devons pas essayer de donner un sens à notre vie par nous-même ou par nos réalisations, car là encore c'est une course effrénée et perdue d'avance car tôt ou tard nos limites nous rattraperont. A l'image de Zachée qui voit dans l'accumulation de ses biens le sens de sa vie jusqu'au jour où la rencontre du Christ lui montre que sa vie repose d'abord sur un appel, sur la fait que Jésus-Christ le connaît et le reconnaît pour ce qu'il est au fond de lui, non pas Zachée le collecteur d'impôts, mais l'homme aimé par Dieu ! Oui cette Parole aujourd'hui garde toute sa pertinence dans la mesure où elle nous dit que notre vie est d'abord et avant tout entre les mains de Dieu et que c'est ce socle, cet amour premier et inconditionnel qui donne sens et saveur à ma vie. Et ça, je vous le promets, c'est vraiment une Bonne Nouvelle et c'est vraiment Libérateur !

Au 16ème siècle, le salut par la grâce – en opposition au salut par les œuvres – ne voulait pas dire que nous n'avions rien à faire dans notre vie. Les œuvres, ce que nous faisons de notre vie n'étant pas la cause de notre salut ou de l'amour de Dieu, mais la conséquence. C'est parce que je suis sauvé diront Luther, Calvin et les Réformateurs, que je suis affranchi de l'angoisse de la condamnation que je peux précisément mettre toute mon énergie à répondre à cet amour premier de Dieu.

Il en va de même aujourd'hui ; c'est parce que je reçois de Dieu cette confiance inébranlable que quoiqu'il puisse m'arriver dans ma vie, quelles que soient les tempêtes que je doive affronter, Dieu m'aime, que ma vie repose en Lui ; alors affranchi de devoir à tout prix justifier ma vie à mes yeux et aux yeux des autres, je suis libre, libéré de toute angoisse. Ma vie a de la valeur, ma vie vaut la peine d'être vécue.

Aujourd'hui affirmer que Jésus est notre Sauveur est d'une grande actualité et d'une pertinence sans cesse renouvelée. Jésus nous sauve d'abord de vouloir nous sauver nous-mêmes et de l'illusion de pouvoir y parvenir. Ma vie fondamentalement repose sur un don originel. L'admettre c'est reconnaître que je ne me suffis pas à moi-même. Alors face à cela deux possibilités : soit le vivre comme une frustration et un incessant désir d'émancipation

pour être enfin libre. Ou alors dans la découverte de l'amour de Dieu reconnaître que c'est là notre chance, notre bénédiction que notre vie repose sur plus grand que nous, cela loin de nous limiter nous ouvre des possibilités infinies, car portée par l'amour de Dieu notre vie peut se déployer bien au-delà de nous que nous aurions pu imaginer. Aujourd'hui je suis aimé comme je l'ai été hier et le serai demain. Cette confiance me donne force et espérance et me libère de l'angoisse face à l'incertitude due à la fragilité de ma vie et face à l'inconnu de l'avenir qu'il soit avant ou après ma mort du reste.

Amen